

la régénération du village de Bonal, par le concours de la législation, de l'administration, de l'église et de l'école. Pestalozzi lui avait donné pour titre: *Léonard et Gertrude, un livre pour le peuple*. Mais *le peuple* ne le lut guère. Les nombreux lecteurs du premier volume en avaient joui comme d'un roman, sans s'arrêter aux instructions qui y étaient renfermées. Les trois autres volumes eurent beaucoup moins de succès: l'action y est moins soutenue et moins dramatique, les questions éducatives, économiques et sociales y occupent une grande place; ils ne furent goûtés que des gens sérieux, et ceux-ci même n'en comprirent point toute la portée, parce que l'auteur avait devancé son siècle. Ils prirent pour une utopie irréalisable cette réforme d'un village, dont le tableau tracé par Pestalozzi nous présente cependant la plupart des progrès économiques et moraux dont la Suisse peut être fière aujourd'hui, et auxquels, depuis la publication de *Léonard et Gertrude*, il a fallu trente, soixante, et quatre-vingts ans pour s'accomplir.

Ainsi l'on y trouve: l'abolition du parcours, le partage des biens communaux improductifs qui ne demandent que l'œil et la main d'un propriétaire pour devenir une source de richesse, le rachat des dîmes, l'institution des caisses d'épargne, l'organisation d'un système pénitentiaire éducatif, la suppression du gibet, enfin l'établissement de bonnes écoles primaires où l'éducation est dirigée à la fois en vue des besoins moraux de l'âme et des besoins matériels de la vie.

Le ministre des finances d'Autriche, comte de Zinzendorf, avait fait en vain à Pestalozzi des offres séduisantes pour l'attirer à Vienne. En recevant la suite de *Léonard et Gertrude*, il lui écrivait, le 26 avril 1784:

« Vos plans et vos essais sur l'éducation des pauvres, sur l'amélioration des enfants vicieux et en particulier tout ce que vous désirez pour l'instruction du peuple, en un mot tout ce qui doit être l'objet de mesures légis-

latives, serait pour moi d'une haute importance et je recevrai avec le plus grand plaisir tout ce que vous écrirez sur ce sujet.

Puis, le 19 décembre 1787:

« J'ai lu deux fois le quatrième volume; depuis la page cent soixante-quatre il présente un très grand intérêt, et il développe des vues fort importantes pour la législation relative aux classes populaires. Pour mettre vos idées en pratique, la première chose à tenter serait de faire partager les idées d'Arner à toute la noblesse, seule propriétaire de tous les biens; il faudrait qu'elle eût le désir et le courage de faire élever ses fils dans cet esprit, à côté des enfants des campagnes, et qu'elle se trouvât heureuse de résider dans ses terres. »

Dans sa réponse du 18 janvier 1788, Pestalozzi dit:

« Quelques hommes d'Etat et quelques magistrats ont bien loué le quatrième volume, mais la foule des lecteurs l'a trouvé extrêmement ennuyeux depuis la page 164.....

» L'éducation est le centre d'où tout doit partir; l'Etat doit considérer cet objet comme son but le plus essentiel et lui subordonner tout le reste. Si ce premier intérêt de l'Etat est convenablement soigné, les intérêts particuliers des souverains seront faciles à conserver. Les liens entre les autorités locales et l'autorité supérieure pourront facilement se renouer d'une manière satisfaisante.

» Espérons, monseigneur, que ceux qui conduisent l'humanité parviendront à la conviction que l'amélioration de l'espèce humaine est leur plus important, leur unique intérêt, et j'ai la certitude que tôt ou tard ce que je veux pour l'éducation du peuple trouvera une route toute tracée, et que les princes eux-mêmes seront les premiers à la favoriser et à tendre la main aux personnes qui seront les plus propres à la bien diriger<sup>1</sup>. »

Nous venons de relire les quatre volumes de *Léonard*

<sup>1</sup> Nous avons emprunté ces extraits de correspondance à l'intéressant ouvrage de Ph. Pompée: *Etudes sur la vie et les travaux de J.-H. Pestalozzi*. Paris 1850.

et *Gertrude* après un très long intervalle, et nous avons été vivement frappé de la richesse, de la variété et de la justesse des vues qui y dorment depuis quatre-vingt-dix ans. L'ardente conviction de Pestalozzi et son profond amour pour les malheureux, lui donnent une éloquence simple et naturelle, et lui inspirent les pages les plus émouvantes. On peut dire que sa vive et vaste intelligence est toute dans son cœur. C'est son cœur qui lui fait comprendre et ressentir toutes les douleurs, toutes les misères, toutes les faiblesses et tous les besoins. C'est par le cœur qu'il se met à la place de l'enfant, du pauvre, et même du criminel.

Il est à remarquer que dans ce tableau, d'ailleurs si complet des vices d'une population démoralisée, Pestalozzi n'a fait aucune place à l'impureté: il ne parle pas plus du libertinage et de tout ce qui s'y rapporte, que si, à cet égard, tous ses compatriotes eussent été des saints, et l'on n'y trouvera nulle part un mot qui ne puisse être lu devant des jeunes filles.

Dans le premier volume, on remarque quelques lignes dont le texte est remplacé par des points; et l'auteur dit en note qu'il a supprimé ce passage parce qu'un enfant de dix ans, qui en écoutait la lecture, s'est écrié: *Voilà qui est bien malhonnête!*

Une traduction française du premier volume, de *Léonard et Gertrude*, par M<sup>me</sup> la baronne de Guimps, a été imprimée à Genève, chez J.-J. Paschoud, en 1826; on en a publié une nouvelle édition il y a quelques années. Il est bien regrettable que les trois derniers volumes n'aient point encore été traduits.

L'édition des œuvres complètes (de Cotta), publiée par Pestalozzi vers la fin de sa vie, ne comprend pas en entier le quatrième volume de la première édition de *Léonard et Gertrude*. C'est que l'auteur voulait en remanier la fin, l'augmenter, et donner à son livre six parties; il n'eut pas le temps d'achever. Dans l'édition

récente publiée par Seyffarth, *Léonard et Gertrude* a cinq parties; mais la cinquième n'est que la reproduction de ce qu'on trouve dans le quatrième volume qui parut en 1787.

Tandis que Pestalozzi travaillait à *Léonard et Gertrude*, il écrivait quatre autres ouvrages qui furent publiés de 1781 à 1783, et dont nous n'avons pas encore parlé, afin de ne pas scinder ce que nous avons à dire sur le livre qui fit sa réputation littéraire.

En 1779, la Société d'émulation de Bâle avait mis au concours la question suivante: *Jusqu'à quel point convient-il de mettre des limites aux dépenses des citoyens, dans un petit Etat libre dont la prospérité est fondée sur le commerce?* Vingt-huit mémoires furent présentés, et le jury partagea le premier prix entre le professeur Meister et Pestalozzi, tous deux de Zurich et anciens condisciples. En 1781, le mémoire de Pestalozzi fut publié en brochure avec deux autres, par la société qui avait ouvert le concours.

Dans cet écrit, Pestalozzi condamne absolument les lois somptuaires, par des raisons que nous ne reproduirons pas, car cette question, dès longtemps résolue, n'est plus de notre époque. En même temps il prêche avec force la liberté du commerce et de l'industrie. Mais aussi il déplore les progrès du luxe et il cherche les moyens de le combattre. Ces moyens sont purement éducatifs, car la contrainte, les défenses, la réglementation ne feraient que du mal. Voilà comment la question proposée, qui au premier abord semblait étrangère aux travaux de Pestalozzi, le ramène à sa pensée favorite, à l'éducation.

Il veut que celle-ci donne au cœur et à l'intelligence des aspirations assez relevées pour que l'homme ne puisse plus se complaire dans les raffinements de la vie matérielle; il veut que le riche aime le pauvre de manière à craindre d'afficher devant lui des jouissances

qui ne sont point à sa portée; il veut que les gouvernants et les administrations publiques cessent de donner à tous l'exemple des dépenses fastueuses et inutiles.

Voilà un faible résumé des principales idées qui font pour nous le mérite de ce mémoire, que Pestalozzi écrivit avant le second volume de *Léonard et Gertrude*.

En 1782, Pestalozzi publia : *Christophe et Elise, mon second livre pour le peuple*. Mais ce titre trompa le public. On crut trouver un nouveau roman, un livre attachant et animé comme le volume de *Léonard et Gertrude* qu'on venait de lire, et ce n'était proprement qu'un commentaire sur celui-ci.

Le but de l'auteur était de mettre en saillie et de développer les instructions renfermées dans le premier ouvrage, et que les lecteurs n'avaient pas su s'approprier. Il avait choisi la forme d'un dialogue entre Christophe et Elise, deux époux qui chaque soir lisaient un chapitre de *Léonard et Gertrude* en présence de leur fils Fritz et de leur vieux domestique Joost. Pestalozzi fait ainsi sortir de son texte une foule de vues ingénieuses, souvent profondes, toujours importantes et fécondes pour la moralité, l'aisance et le bonheur du peuple.

Mais cette lecture exige une attention soutenue, un travail de l'esprit; elle n'est point à la portée de tous. Ceux-là même qui auraient pu en profiter, mais qui n'y cherchaient qu'un délassement, l'abandonnèrent bientôt.

Ici Pestalozzi était tombé dans une erreur qui fut souvent la sienne, et qui plus d'une fois fit échouer ses essais pour propager sa doctrine. Les vérités dont il avait l'intuition lui paraissaient si simples et si évidentes qu'il les croyait accessibles à toutes les intelligences, et qu'il ne doutait pas de pouvoir les répandre par des écrits populaires.

*Christophe et Elise* ne réussit pas, parce que le livre

était mal adressé et que la forme en était mauvaise. Mais pour le fond, il est, peut-être plus encore que *Léonard et Gertrude*, riche en vues importantes sur l'éducation, la morale, l'administration et l'économie. Aujourd'hui même, on y trouverait des idées lumineuses sur la plupart des questions sociales qui s'imposent à notre époque. Ce sont probablement les opinions de Pestalozzi sur ce sujet qui ont empêché la réussite de son livre parmi les gens instruits et lettrés, car ces opinions devaient en ce temps-là déplaire beaucoup aux hautes classes de la société. Ainsi, l'on y voit qu'en général la corruption des gouvernés vient de la corruption des gouvernants, et que trop souvent ce sont les vices des grands qui causent les vices des petits. Il nous semble qu'à présent personne n'oserait condamner cette idée aussi absolument qu'on le faisait il y a quatre-vingt-dix ans.

Ce fut après l'insuccès de *Christophe et Elise* que Pestalozzi fit la continuation de *Léonard et Gertrude*.

Ici vient se placer une publication de Pestalozzi dont le sujet avait excité ses recherches et ses méditations depuis sa première jeunesse. Il était encore étudiant en droit à Zurich lorsque deux jeunes filles du pays de Vaud furent mises à mort comme infanticides. Ce procès eut un grand retentissement dans toute la Suisse, et Pestalozzi en éprouva une douloureuse indignation. Il ne voulut d'abord pas croire à la possibilité de ce crime contre nature; puis quand ses recherches l'eurent convaincu que l'infanticide était non seulement possible mais fréquent, il entreprit de rechercher les causes qui, dans l'Europe civilisée et chrétienne, pouvaient entraîner des jeunes filles à des actes si monstrueux qu'ils sont inconnus même parmi les sauvages.

C'est en 1780 que, après de longues études, il écrivit la brochure qui fut imprimée en 1783 sous ce titre :

*Sur la législation et l'infanticide, vérités et rêves, recherches et portraits.* Francfort et Leipsic.

La préface de cette première édition se termine ainsi :

« J'ai examiné pendant des années mes vues sur ce sujet, et je les trouve encore justes.

» Mais je sais deux choses :

» La première, c'est que je suis petit, et que ma vue ne porte pas loin.

» La seconde, c'est qu'il se mêle quelque erreur à toutes les vérités humaines et qu'aucune voie ne suit partout et toujours sa vraie ligne.

» Ce que je désire, c'est que la vérité et l'erreur qui se trouvent dans mes idées soient toutes deux mises au grand jour. »

Le titre de cet écrit pourrait induire en erreur ; l'auteur n'y parle guère de la législation que pour constater le mal qu'elle a fait, et son impuissance à empêcher l'immoralité et les crimes auxquels celle-ci peut conduire ; il nous apprend lui-même, dans une note, que son travail a été entrepris pour répondre à la question : *Quels sont les meilleurs moyens possibles de prévenir l'infanticide ?* A ses yeux, ces moyens sont purements éducatifs ; mais il prend ici l'éducation dans son sens le plus étendu : il voudrait que les parents, les instituteurs, les ministres de la religion et les magistrats usassent journellement de leur influence pour réformer les mœurs, les usages, les opinions et la conduite des gens de tout âge.

L'ouvrage est divisé comme suit :

1. Introduction.
2. Causes générales de l'infanticide résultant de la législation et des rapports sociaux.
3. Examen des causes spéciales : huit cas.
4. Les résultats de cette étude corroborés par la citation des actes judiciaires sur les procès en infanticide.
5. Moyens préventifs.

Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ce travail relatif à l'infanticide, car dans l'intervalle qui s'écoula entre sa rédaction (1780) et sa publication complète (1783), il fut en grande partie inséré dans la *Feuille suisse*, que nous devons maintenant faire connaître à nos lecteurs.

A cette époque de la vie de Pestalozzi, où toute œuvre pratique lui était impossible, son activité comme écrivain fut énorme, et toujours dirigée vers le même but : l'amélioration du sort du peuple par l'éducation. Prompt à saisir toutes les occasions qui lui paraissaient favorables, il travaillait à plusieurs ouvrages à la fois, et le premier achevé n'était pas toujours le premier publié ; voilà pourquoi il est quelquefois difficile de déterminer l'ordre chronologique de ses travaux.

Iselin lui avait conseillé la publication d'un journal comme le meilleur moyen d'être lu par la multitude ; il le commença le 3 janvier 1782, et le continua jusqu'à la fin de l'année. Chaque jeudi paraissaient seize pages d'impression in-12, sous le titre de *Ein Schweitzer Blatt*, une *Feuille suisse*. L'ensemble forme deux volumes très rares et fort peu connus.

Les sujets en sont très variés. On y trouve des nouvelles, de petits contes moraux, des dialogues, des fables, des poésies. Mais cette variété est plus apparente que réelle. Sous des formes très différentes, on voit toujours reparaître les idées favorites de l'auteur ; plus il avance et plus il fait connaître ses plans de réforme ; aussi pour nous son journal va croissant de mérite et d'intérêt du commencement à la fin.

Dès le numéro 2, on trouve un fragment, de son travail sur l'infanticide. Les idées émises dans cet opuscule et dans ses autres écrits excitèrent l'attention des souverains les plus distingués de cette époque. Ainsi l'empereur Joseph II et le grand duc Léopold de Toscane cherchèrent tous deux à appliquer les vues de Pesta-

lozzi à l'amélioration du sort de leurs sujets, et particulièrement à la réforme de la législation pénale et du régime des prisons. Dans ce but, l'un d'eux chargea le ministre des finances comte de Zinzendorf, l'autre le comte de Hohenheim, de correspondre avec l'auteur de *Léonard et Gertrude*.

Les numéros 19 à 24 de la *Feuille suisse* renferment un exposé du système pénitentiaire tellement complet qu'on le croirait écrit au milieu du présent siècle et qu'aujourd'hui encore on pourrait le consulter avec fruit. L'auteur suppose qu'un prince, qu'il ne désigne pas autrement que sous le nom du duc Léopold, a consulté Arner (le seigneur de Bonal dans *Léonard et Gertrude*) sur la meilleure organisation à donner aux prisons. Il transcrit la lettre du duc, puis la réponse très étendue d'Arner. Cette réponse est sans doute le mémoire que Pestalozzi présenta au grand duc de Toscane à la demande de son ministre.

Malheureusement pour le grand duché, Léopold fut bientôt appelé à remplacer Joseph II sur le trône d'Autriche; mais déjà il avait fait un bien immense; et il est permis de croire que l'influence des idées de Pestalozzi ne fut pas étrangère aux excellentes institutions qui longtemps ont fait marcher la Toscane à l'avant-garde de la civilisation, et grâce auxquelles aujourd'hui encore les plaines de l'Arno sont cultivées par la meilleure population de l'Italie.

C'est l'éducation qui occupe la plus grande place dans la *Feuille suisse*. En général Pestalozzi s'y montre encore disciple de Rousseau; mais il se sépare toujours plus nettement du philosophe de Genève par son esprit populaire et pratique et par la prépondérance qu'il accorde au développement moral et religieux. On en jugera par les citations suivantes:

Tom. II, pag. 11. « Tout ce qui élève l'humanité à des jouissances plus pures lui est avantageux. L'homme est

certainement destiné à développer toutes les dispositions qui lui ont été données, et par conséquent aussi à s'élever à la hauteur des circonstances qui peuvent favoriser et utiliser ce développement. »

Pag. 24. « Dans cet état de choses, il ne reste aux gouvernants et aux instituteurs qu'à diriger le progrès des lumières et des jouissances de ce siècle, avec toute la puissance, avec toute la sagesse qu'ils possèdent, de manière que le peuple ne perde pas ce qu'il lui reste de bon, qu'il comprenne bien ce qu'il doit faire, et qu'il fasse volontiers ce qui lui donne du pain. »

Pag. 157. « Hommes, pourquoi servez-vous Dieu? si ce n'est pour vous sanctifier vous-mêmes et pour vous affranchir du péché, auquel vous êtes d'autant plus assujettis, que vous craignez moins Dieu et que vous le servez moins.

» Le service que vous rendez à Dieu vous préserve de vos plus grands dangers. C'est un service que vous vous rendez à vous-mêmes. Il n'a de vérité qu'autant qu'il vous est utile. »

Pag. 158. « Ton Dieu et Sauveur veut t'initier, par la victoire sur tes passions, à la sagesse de la vie, et par la sagesse de la vie au culte de l'invisible. »

Pag. 159. « L'amour est pour l'homme le seul vrai culte à rendre à Dieu, et la seule source de la vraie foi. Lui seul conduit l'homme à la vie. Sans amour il n'y a sur la terre que mort et perdition.

» L'homme sans amour est sans espérance; le malheureux que surmontent l'envie, la haine et la colère, touche au désespoir. Les meilleures forces de l'homme s'évanouissent lorsqu'il n'aime pas son frère, et il n'aime pas son frère lorsqu'il ne révère pas Dieu.

» Ainsi l'oubli de Dieu est pour l'homme une cause d'impuissance et de mort. »

Pag. 167. « O ma patrie! puisses-tu reconnaître que ce sont les vertus domestiques qui décident du bonheur de l'Etat. »

Pag. 171. « Sur le trône ou dans la chaumière, l'homme a un égal besoin de religion, et devient l'être le plus malheureux de la terre s'il oublie son Dieu. »

Pag. 173. « Vois, ô homme, ce qu'est le mortel sans Dieu ; il n'a rien sur la terre, parce qu'il n'espère rien dans le ciel ; mais celui qui craint Dieu a tout sur la terre, parce qu'il espère tout dans le ciel. »

Pag. 209. « L'enfant sur le sein de sa mère est plus dépendant et plus faible qu'aucune créature de la terre, mais il ressent les premières impressions morales de l'amour et de la reconnaissance. »

Pag. 211. « La moralité de l'homme n'est autre chose qu'un résultat du développement des premiers sentiments d'amour et de reconnaissance qu'a éprouvés le nourrisson. »

Pag. 218. « Le premier développement des forces de l'enfant doit venir de sa participation au travail de la maison paternelle ; car ce travail est nécessairement ce que le père et la mère entendent le mieux, ce qui fixe le plus leur attention, ce qu'ils peuvent le mieux enseigner.

» Mais indépendamment de cette circonstance, le travail en vue des besoins réels n'en est pas moins le plus sûr fondement d'une bonne éducation.

» Exciter l'attention de l'enfant, exercer son jugement, élever son cœur à de nobles sentiments, voilà, je crois les buts essentiels de l'éducation ; et quel moyen plus sûr de les atteindre que d'exercer l'enfant de bonne heure aux divers travaux que nécessitent les circonstances journalières de la vie domestique.

» Rien n'exerce mieux l'attention que le travail en général, parce que sans une attention soutenue le travail ne peut pas être bien fait ; mais c'est surtout vrai de celui qui est à la portée des enfants dans un ménage, car il varie sans cesse et de mille manières et oblige l'attention à se porter sur un grand nombre d'objets différents.

C'est aussi en se livrant de bonne heure à des travaux de toute espèce que l'homme acquiert un jugement sain ; car tous ces travaux s'exécutent dans des circonstances variables qu'il faut pour réussir apprécier bien ; et tout défaut de jugement en compromet le succès d'une manière qui ne tarde pas à sauter aux yeux de l'enfant.

» Enfin, c'est encore le meilleur moyen d'ennoblir le cœur de l'homme et de le préparer à toutes les vertus

domestiques et sociales. Car, pour apprendre à l'enfant l'obéissance, le dévouement et le support, je ne crois pas que rien puisse remplacer un travail auquel il se livre régulièrement, avec toute sa famille et avec les habitués de la maison.

» En général, l'art et les livres ne remplaceraient nullement ce travail. La meilleure histoire, le tableau le plus touchant que l'enfant trouve dans un livre, n'est pour lui qu'une espèce de rêve, quelque chose qui ne tient à rien de réel et qui manque de vérité positive ; tandis que tout ce qui se passe sous ses yeux, dans la chambre de la famille, se lie dans sa tête à mille images semblables, à toute son expérience, à celle de ses parents, de ses voisins, et le conduit sûrement à une vraie connaissance des hommes, à un véritable esprit d'observation. »

Nous devons encore faire connaître un passage de la *Feuille suisse* où nous trouvons un premier indice d'une pensée, qui est devenue le principe fondamental de la méthode d'éducation de Pestalozzi, savoir : l'analogie du développement de l'homme intellectuel et moral avec le développement physique de la plante, c'est-à-dire l'organisme de l'éducation.

On lit au tome I<sup>er</sup>, pag. 407 :

« Soirée d'été ! qui pourrait te décrire ? quand tu viens enfin après une journée d'accablante chaleur.

» Tout ce qui respire se réjouit de ta fraîcheur ; tout ce qui respire a besoin de toi.

» Le chevreuil caché dans la forêt sort de sa retraite pour venir respirer et paître dans la campagne.

» Les troupeaux aussi jouissent en sautant de leurs frais pâturages.

» Et l'homme, fatigué de l'ardeur du jour, se livre au repos jusqu'au retour du soleil.

» Jour d'été ! apprends à cette chenille qui rampe sur la terre que les fruits de la vie se forment au milieu des feux et des orages de notre globe ; mais que pour mûrir ils ont aussi besoin de la douce pluie, de la brillante rosée et du repos rafraîchissant de la nuit.

« Apprends-moi, jour d'été, que l'homme, formé du limon de la terre, croît et mûrit comme la plante attachée au sol. »

Encore une citation de la *Feuille suisse*; ce sera la dernière. En quelques lignes Pestalozzi lui-même y dépeint son caractère sous l'un de ses traits les plus originaux et les plus touchants. C'est vers la fin de l'introduction; comme on avait reproché à l'auteur d'être encore un peu enfant, il répond :

« Je veux l'être jusqu'au tombeau; il est si doux d'être un peu enfant, de croire, de se confier, d'aimer, de revenir de ses fautes, de ses erreurs, de sa folie; d'être meilleur et plus simple que tous les fripons, et par leur méchanceté de devenir enfin plus sage qu'eux. C'est un bonheur de croire toujours le bien de la part des hommes, malgré tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend; lors même qu'on est trompé chaque jour, de croire chaque jour encore au cœur humain, et de pardonner au sage comme au fou de ce monde, lorsque chacun de son côté ils cherchent à nous égarer. »

Les deux volumes de la *Feuille suisse* sont certainement l'un des produits les plus remarquables du génie de Pestalozzi; la richesse, l'originalité et l'indépendance de sa pensée s'y déploient librement et sans aucune influence étrangère.

Nous avons dit que l'éducation y occupait la plus grande place; à première vue on pourrait en juger autrement. C'est que l'auteur y considère surtout l'éducation générale de l'humanité dans ses rapports avec les mœurs et coutumes, l'organisation sociale et le gouvernement des peuples. Voilà pourquoi la politique y joue un si grand rôle.

Mais Pestalozzi demandait des réformes, et elles ne plaisaient point à la classe lettrée de ses lecteurs; il y prêchait, trop tôt peut-être, l'abolition de la peine de mort; non pas trop tôt pour la Toscane qui, alors déjà,

se trouva bien de cette réforme décrétée par son grand duc Léopold. Quoi qu'il en soit, les abonnés manquèrent à la *Feuille suisse*, et il fallut l'interrompre au bout de la première année.

Avec le quatrième volume de *Léonard et Gertrude*, qui parut en 1787, se termine la première série des publications de Pestalozzi. Dix ans de silence vont lui succéder; pendant ce temps s'accomplira la grande révolution française, et nous verrons s'ouvrir une nouvelle phase dans la vie littéraire du philosophe de l'éducation. Arrêtons-nous un instant pour constater quelles étaient ses idées à la fin de cette première période de son activité comme écrivain.

Le point de départ de son œuvre avait été sa pitié pour le pauvre peuple. Il avait reconnu que le mal ne peut se guérir ni par l'assistance, ni par la législation, ni par des discours. L'éducation s'était présentée à lui comme le seul remède efficace; mais il fallait une éducation qui se fit par la pratique de la vie, qui mit en œuvre toutes les forces salutaires qui se trouvent en germe dans la nature humaine, une éducation dans laquelle l'enfant fût toujours actif. C'est pourquoi il voulait en quelque sorte fondre l'école avec le travail des champs ou celui de l'atelier, et n'en faire qu'une seule chose, une chose vivante, attrayante, un gagne-pain, et en même temps un exercice fortifiant et salutaire pour le cœur, pour l'esprit et pour le corps.

Ayant échoué dans son essai de donner au monde un exemple pratique de ce moyen de régénération, il voulut le faire connaître par ses écrits, et il l'exposa tel qu'il le jugeait être à la portée de chacun, et réalisable dans chaque village et dans chaque famille. Alors se présentèrent à lui comme obstacles, d'abord les coutumes routinières de l'école et de l'église, puis les mœurs, les préjugés et les entraves qui tenaient plus ou moins à l'organisation sociale et politique de son